

LA PRESSE



MARC CASSIVI
PENDANT CE TEMPS
À OCCUPATION DOUBLE...
PAGE 9



MES PRAIRIES, MES AMOURS
QUÊTE MUSICALE
IDENTITAIRE
PAGE 8

CINÉMA

SAVING MR. BANKS
Visionnez la bande-annonce,
les photos et des extraits du film
Saving Mr. Banks au
www.lapresse.ca/banks

MARIUS ET FANNY
PAGNOL SIGNÉ AUTEUIL
PAGE 4



SAVING MR. BANKS



DANS LES COULISSES DE MARY POPPINS

Sans la ténacité de Walt Disney, *Mary Poppins* n'aurait jamais vu le jour au grand écran: les négociations ont été ardues entre le père de Mickey Mouse et P.L. Travers, la mère de la célèbre nounou. *Saving Mr. Banks* lève le voile sur les coulisses tumultueuses du film musical qui célèbre son 50^e anniversaire. Visite guidée en compagnie de Tom Hanks et d'Emma Thompson.

UN REPORTAGE DE SONIA SARFATI
EN PAGES 6 ET 7

PHOTO FOURNIE PAR DISNEY



LE PARFAIT
TRICOT

À PARTIR DE
39⁹⁸\$

POUR TOUTES VOS IDÉES-CADEAUX

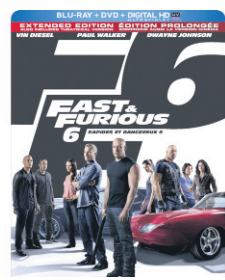
ERNEST.CA
DU JEANS... AU COMPLET

1 888 858-5258 MAGASINEZ EN LIGNE PARTOUT AU QUÉBEC

CINÉMA

CINÉMA MAISON

TOUS LES FILMS CRITIQUÉS SORTENT EN DVD MARDI.



FILM D'ACTION

FAST & FURIOUS 6
(V.F. : RAPIDES ET DANGEREUX 6)

★★★ ½

De Justin Lin. Avec Vin Diesel, Paul Walker, Dwayne Johnson, Michelle Rodriguez.

L'excellent *Fast & Furious 6* arrive en DVD une dizaine de jours après la mort de Paul Walker dans – ô cruelle ironie – un accident automobile. Bref, il sera impossible de porter sur le long métrage un regard non teinté par le drame, survenu lors d'une pause dans le tournage du septième volet de cette franchise, dont le succès ne se dément pas et est mérité. L'acteur, connu pour exécuter une partie de ses cascades, reprenait dans *Fast & Furious 6* son rôle de Brian O'Conner aux côtés de Vin Diesel, dans une aventure où l'action et l'humour côtoient l'esprit de clan. Paul Walker manquera à toutes ses familles.

– Sonia Sarfati



DRAME

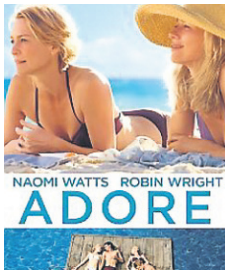
CAMILLE CLAUDEL 1915

★★★ ½

De Bruno Dumont. Avec Juliette Binoche, Jean-Luc Vincent, Robert Leroy.

Juliette Binoche trouve l'un des plus beaux rôles de sa carrière dans *Camille Claudel 1915* de Bruno Dumont. Le film reprend où avait laissé *Camille Claudel* de Bruno Nuytten en 1988, qui relatait la relation orageuse de l'artiste avec Auguste Rodin – dont elle fut l'élève, la collaboratrice et la maîtresse, avant ses années d'isolement dans son atelier parisien après leur rupture. *Camille Claudel 1915* s'intéresse à son internement, exigé par sa mère et son frère, l'écrivain Paul Claudel. Elle fut confinée jusqu'à la fin de ses jours, emmurée dans le silence. Un regard unique de metteur en scène, que transcende la performance de Juliette Binoche.

– Marc Cassivi



DRAME

ADORE

★★★ ½

D'Anne Fontaine. Avec Naomi Watts et Robin Wright.

S'inspirant d'une nouvelle de Doris Lessing, Anne Fontaine a construit avec *Adore* une fable amoureuse qui n'est pas sans suspense pour le spectateur qui tombera dans ses filets psychologiques. Lil et Roz entretiennent une amitié fusionnelle depuis l'enfance, dans laquelle les hommes ont peu de place, sauf leurs fils, Ian et Tom, qui ont eux aussi grandi ensemble. Lorsque Ian avouera son attirance pour Roz et que celle-ci succombera, on se dit que tout va basculer, mais c'est plutôt le contraire qui se produira, puisque Tom fera de même avec Lil. Anne Fontaine nous renvoie ainsi à nos questionnements et jugements sur ces amours aux frontières de l'interdit.

– Chantal Guy



FILM D'ANIMATION

DESPICABLE ME 2

(V.F. : DÉTESTABLE MOI 2)

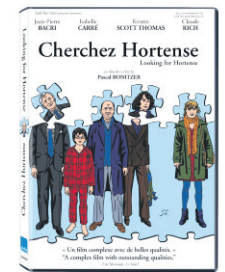
★★★

De Pierre Coffin et Chris Renaud.

Après avoir sévi dans la Ligue des vilains où il a tenté de voler la Lune, l'ineffable Gru est de retour au grand écran avec sa horde de petits Minions. On s'en souvient, il finit par retourner sa veste et décide de s'occuper de ses trois petites filles adoptives. Dans ce deuxième film réalisé par le tandem Pierre Coffin et Chris Renaud, notre homme dirige en toute légalité une usine de fabrication de gelées avec son complice, Dr Nefario. Mais la vie n'étant pas un long fleuve tranquille, son passé de vilain aura tôt fait de le rattraper. Un film assez divertissant, pour les petits comme pour les grands.

– Jean Siag

AUTRES SORTIES

**CERCHEZ HORTENSE**

Comédie dramatique de Pascal Bonitzer qui signe ici son meilleur film et offre à Jean-Pierre Bacri un des plus beaux rôles de sa vie dans ce fascinant jeu de piste où les protagonistes doivent s'engager malgré eux. ★★★ ½ (M.-A.L.)

**BATTLE OF THE YEAR: THE DREAM TEAM**

drame de Benson Lee, avec Josh Holloway et Laz Alonso. Il faut vraiment aimer la danse pour apprécier cette lénifiante niaiserie pour ados. Et par danse, on entend le break-dancing et toutes ses déclinaisons issues de la culture hip-hop. ★★ (A.K.L.)

LE BLOGUE

DE MARC-ANDRÉ LUSSIER

Plus tôt cette semaine à Copenhague, alors qu'avaient lieu sous embargo les rencontres de presse en vue de la sortie prochaine de *Nymphomaniac*, l'Institut du film danois a organisé une discussion sur l'œuvre de Lars Von Trier, un personnage qui ne laisse personne indifférent...

À lire à lapresse.ca/lussier



AVANT-PREMIÈRE

CASTING

SACHA BARON COHEN DANS UNE COMÉDIE D'ESPIONNAGE

Avec son nouveau projet, *Grimsby*, Sacha Baron Cohen se frottera à la satire du film d'espionnage, sous-genre de la comédie ayant engendré ses classiques indélébiles comme *Casino Royale*, *Top Secret!*, *Austin Powers* ou *OSS 117*. On ne sait pas bien quel rôle incarnera le comédien britannique dans cette intrigue opposant un agent Black Ops à son frère, un hooligan du nord de l'Angleterre qui se trouve impliqué dans une mission secrète. *Grimsby* sera réalisé par le Français Louis Leterrier, un habitué des grosses productions bourrées d'effets spéciaux comme *The Incredible Hulk* et *Clash of the Titans*. Cette année, il a connu du succès grâce à une entreprise modeste selon ses standards, le thriller de magiciens *Now You See Me*, qui mettait d'ailleurs en vedette la femme de Cohen, Isla Fisher.

– Jozef Siroka
Source: Variety

PHOTO JOE KLAMAR, AFP

CASTING



SCORSESE SONGE À RENOUEUR AVEC DE NIRO

Alors que Martin Scorsese vient de compléter une cinquième collaboration avec Leonardo DiCaprio (*The Wolf of Wall Street*, en salle à Noël), le célèbre réalisateur songe à renouer avec son autre acteur fétiche, Robert De Niro, avec qui il n'a pas travaillé depuis *Casino*, sorti en 1995. Annoncé en 2010, *The Irishman* est un thriller de gangsters basé sur le livre *I Heard You Paint Houses* écrit par l'ancien procureur général du Delaware Charles Brandt. De Niro incarnera Frank Sheeran, un tueur à gages notoire à la solde de la mafia. Cet ancien fonctionnaire syndical, mort en 2003, est soupçonné d'avoir assassiné le leader des Teamsters Jimmy Hoffa, en 1975. La distribution pourrait également inclure Joe Pesci et Al Pacino. Scorsese espère mettre en scène *The Irishman* après son prochain projet, *Silence*, drame religieux mettant en vedette Andrew Garfield dans la peau d'un missionnaire catholique dans le Japon du XVI^e siècle.

– Jozef Siroka
Source: The Playlist

PHOTO EDUARDO MUNOZ, REUTERS

SCÉNARIO

UN BIOPIC SUR LA LÉGENDE DE LA NFL VINCE LOMBARDI

Après avoir frappé un coup de circuit avec *42*, film biographique sur les premières années de Jackie Robinson dans la ligue majeure de baseball, le studio Legendary Pictures se penchera sur une autre figure vénérée du sport professionnel, Vince Lombardi. L'entraîneur le plus connu de l'histoire de la NFL a mené les Packers de Green Bay – qui croussaient au fond du classement avant son arrivée – à cinq titres de championnat durant ses neuf années en poste, entre 1959 et 1967. En 1970, le trophée remis aux vainqueurs du Super Bowl fut renommé Vince Lombardi Trophy. Le film sera produit par le copropriétaire des Steelers de Pittsburgh, Thomas Tull, et sera réalisé par J.C. Chandor, dont le plus récent long métrage, le récit de survie sur mer avec Robert Redford *All is Lost*, est sur toutes les lèvres en vue des Oscars.

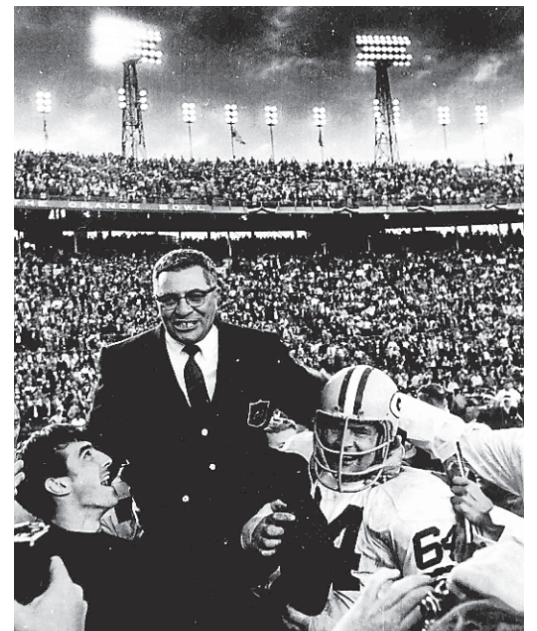
– Jozef Siroka
Source: Deadline

PHOTO AP

PALMARÈS DES FILMS QUÉBÉCOIS

RANG	TITRE	RECETTES	
		WEEK-END (\$)	CUMULATIF (\$)
1	<i>Le Démantèlement</i>	46 799	347 090
2	Gabrielle	2241	1 285 899
3	<i>L'Autre maison</i>	1353	255 515
4	Amsterdam	530	535 122
5	<i>À jamais, pour toujours</i>	478	478

Recettes brutes (avec taxes), compilées en dollars canadiens (\$CAD)

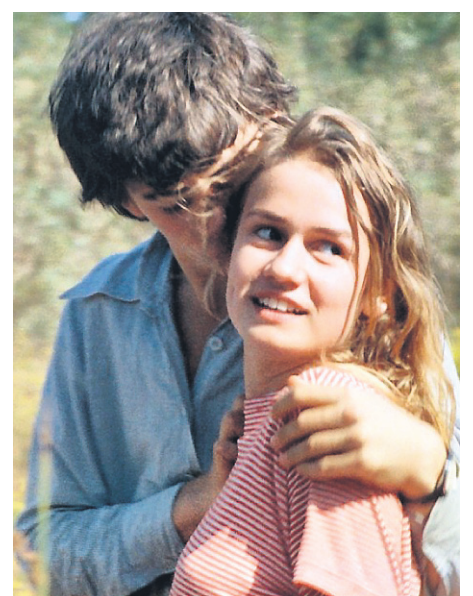
Toute reproduction partielle ou totale est interdite à moins d'une autorisation spéciale. © 2013 Cineac inc.

FLASH-BACK 1984

À NOS AMOURS DE MAURICE PIALAT

S'il ne fallait qu'une seule raison pour voir (ou revoir) *À nos amours*, on mettrait de l'avant le fait que Sandrine Bonnaire ait été révélée grâce à cet excellent film. Adolescente, l'actrice avait à l'époque été recrutée à la suite d'une distribution « sauvage ». Le cinéma ne l'a plus lâchée depuis. Elle tient ici son bout de face au « monstre » Pialat, aussi acteur dans ce film. Dès le premier plan, montrant la jeune Suzanne face à la mer alors que se fait entendre un air de Purcell chanté par Klaus Nomi, on sait que nous aurons droit à un film grave, beau, émouvant. Lauréat du César du meilleur film de l'année en 1984, ce long métrage s'inscrit dans un cycle que la chaîne TFO consacre au cinéma de Maurice Pialat.

– Marc-André Lussier



Lundi 9 décembre, à 21 h, et mardi 10 décembre, à 0 h 30, à TFO.

L'amour à fortes doses...

GRAND CENTRAL

★★★½

Drame de Rebecca Zlotowski. Avec Tahar Rahim, Léa Seydoux, Olivier Gourmet. 1h34.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Grâce à *Belle épine*, Rebecca Zlotowski s'était déjà fait avantageusement remarquer en dessinant sans complaisance – et sans glamour aucun – le portrait d'une adolescente fascinée par les courses de bolides sur des circuits clandestins. *Grand central*, très remarqué au Festival de Cannes cette année (section Un certain regard), procède un peu de la même démarche, même si le ton est très différent.

L'auteure-cinéaste a en effet le souci d'entraîner le spectateur dans un monde rarement montré à l'écran. Cette fois, elle s'engouffre dans celui d'une centrale nucléaire. Et emprunte le point de vue de ceux qui y travaillent.

Les rituels, les mesures de sécurité, la peur permanente du faux pas et la perspective d'une contamination accidentelle font partie du quotidien de ces gens.

Dans ce petit monde qui évolue souvent en vase clos, des histoires d'amour naissent aussi parfois.

Celle qui liera Gary (Tahar Rahim) et Karole (Léa Seydoux) sera forcément dramatique. La jeune femme vient en effet à peine d'épouser Toni (Denis Ménochet), solide gaillard qui, tout comme Gary, fait partie de l'équipe que dirige Gilles (Olivier Gourmet).

Reconstituant ce petit monde professionnel avec



Dans *Grand central*, Rebecca Zlotowski trace avec précision le portrait des employés d'une centrale nucléaire.

PHOTO FOURNIE PAR K FILMS AMÉRIQUE

rigueur et précision, Rebecca Zlotowski évoque ainsi le lien de confiance qui doit impérativement s'installer entre collègues. Qu'ils évoluent dans les plus hautes sphères de la hiérarchie ou, comme Gary, en tant que

Habitant dans des campements à proximité, la plupart d'entre eux entretiennent aussi ensemble des liens étroits à l'extérieur du cadre professionnel.

Or, l'une des équipes est aussi exposée à un trem-

jeune femme avait d'ailleurs accueilli très chaleureusement la recrue.

Liaisons toxiques

L'auteure-cinéaste évoque ainsi la notion de toxicité, un peu comme si les radia-

qu'il décrit, ce deuxième long métrage de Rebecca Zlotowski est aussi bien servi par une distribution de haut vol. Léa Seydoux et Tahar Rahim traduisent parfaitement les déchirements de personnages complexes. Denis Ménochet et Olivier Gourmet offrent leur talent à des hommes larges d'épaules, qu'on dirait tout droit sortis d'un vieux film de Renoir.

Cela dit, on retiendra aussi de *Grand central* ces magnifiques portraits de groupe, véritables tableaux vivants desquels émane l'essence parfois tragique de la condition humaine.

Les rituels, les mesures de sécurité, la peur permanente du faux pas et la perspective d'une contamination accidentelle font partie du quotidien des personnages.

simple employé de soutien, ces hommes et ces femmes, qui travaillent en équipes, connaissent bien les dangers auxquels ils s'exposent.

blement d'ordre atomique quand Karole et Gary tombent amoureux. C'était presque inévitable. Lors d'une petite fête de bienvenue, la

tions émises à l'ombre de cette centrale s'emparaient à la fois des cœurs et des corps. Finement dialogué, bien ancré dans le milieu

Le film de trop...

IL ÉTAIT UNE FOIS LES BOYS

★★

Comédie de Richard Goudreau. Avec Simon Pigeon, Samuel Gauthier, Maxime Desjardins-Tremblay, Rémy Girard. 1h46.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Il convient d'établir une chose dès le départ : les Rémy Girard, Marc Messier, Pierre Lebeau et autres Yvan Ponton ne sont pas vraiment les vedettes d'*Il était une fois les Boys*, cinquième volet cinématographique de la célèbre franchise québécoise. L'intrigue étant campée dans une époque antérieure aux *Boys*, au moment où les protagonistes entamaient leur adolescence, les vétérans comédiens interprètent ici des personnages secondaires (père, oncle, etc.).

En mettant au cœur de son histoire de tout jeunes hommes, ce nouvel opus joue plutôt dans les plates-bandes des *Pee-Wee 3D*. Force est toutefois de reconnaître que l'équipe des mini-Boys ne sort pas du tout gagnante de ce duel.

Écrit (pour la première fois) et réalisé (pour la première fois aussi) par Richard Goudreau, idéateur et producteur de la série, *Il était une fois les Boys* puise à même tous les clichés du film sportif, sans même faire la moindre tentative pour

les renouveler d'une façon ou d'une autre. On en profite aussi pour aborder des thèmes plus dramatiques, lesquels ont trait aux liens familiaux, à la conscientisation féminine, et à d'autres enjeux sociaux qui, dans ces années 60, sont en pleine mouvance. L'ensemble procède aussi clairement d'un élan nostalgique.

Pas le même mélange...

À cet égard, ce film moyen produira probablement l'effet escompté auprès d'un public plus familial. Il serait toutefois étonnant que ce volet, ultime, souhaitons-le, séduise les amateurs de la même façon que les précédents. Tous simplement parce que la « magie » n'y est plus. Le mélange d'ingrédients n'est plus le même non plus. On patauge ici davantage dans le conte initiatique que dans la comédie bon enfant sortie de répliques bien envoyées. On note aussi des inégalités du côté de l'interprétation, surtout du côté des jeunes. Maxime Desjardins-Tremblay, révélé dans *Le ring* il y a quelques années, défend quand même solidement Méo, le personnage le plus intéressant de la bande.

À l'arrivée, il se dégage de cette opération l'impression du « film de trop ». Après cinq longs métrages, sans oublier une série télévisée (longue de quelques saisons), y a-t-il encore vraiment du jus à extraire du citron ?



Issaka Sawadogo incarne le capitaine du *Diego Star*, forcé de jeter l'ancre à Lévis.

PHOTO FOURNIE PAR MÉTROPOLE

De glace et d'Afrique

DIEGO STAR

★★★½

Drame de Frédéric Pelletier. Avec Issaka Sawadogo, Chloé Bourgeois. 1h31.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Après une tournée des festivals internationaux, amorcée à Rotterdam il y a presque un an, et une flopée de prix internationaux, le *Diego Star* accoste enfin nos rives. Immense cargo délabré que des propriétaires russes ont laissé pourrir au fil des ans, le *Diego Star* doit impérativement jeter l'ancre à Lévis à la suite d'un incident technique majeur. Au beau milieu de l'hiver, les membres de l'équipage sont logés chez les habitants. Parmi eux, Traoré (Issaka Sawadogo), un grand Africain dont la silhouette noire découpe la lumière glacée.

Hébergé par Fanny (Chloé Bourgeois), une jeune mère seule qui peut ainsi arrondir ses fins de mois, Traoré parvient peu à peu à apprivoiser sa vie québécoise, gagnant même la confiance

de son hôtesse. D'autant que la sagesse de l'homme, et sa grande compréhension des rapports humains, apporte à la maisonnée un semblant de stabilité.

En quête de dignité humaine, Traoré n'hésite pas non plus à dénoncer auprès des autorités canadiennes les conditions lamentables dans lesquelles les marins du *Diego Star* doivent travailler. Mais voilà. Les camarades qui l'ont poussé sur la ligne de front se font désormais très discrets. L'auteur-cinéaste met ainsi en parallèle les difficultés du marin et celles qu'éprouve Fanny dans sa vie professionnelle et familiale. Deux êtres solitaires aux prises avec les petites et grandes misères de la vie.

Un film d'hiver

Empruntant une approche très fine, Frédéric Pelletier, qui signe ici son premier long métrage, propose un « film d'hiver » magnifique. Comme métaphore aux obstacles supplémentaires qui se posent sur le parcours d'une vie, la saison froide se révèle en effet éloquent. D'autant qu'elle renferme aussi de grandes

beautés. Et inspire parfois même malgré elle des envolées poétiques. À ce chapitre, les images (signées Philippe Roy) évitent toute afféterie, mais traduisent magnifiquement ce contraste.

Fuyant les clichés, le cinéaste prend aussi le soin d'entraîner le spectateur sur des sentiers moins balisés sur le plan dramatique. Le scénario de *Diego Star* est d'ailleurs cosigné par Simon Lavoie (*Laurentie, Le torrent*), un auteur avec qui Pelletier partage visiblement une communauté d'esprit.

En outre, on ne saurait trop souligner l'apport de l'acteur burkinabé Issaka Sawadogo. Sa performance, remarquable, fut d'ailleurs récemment distinguée par un prix d'interprétation au Festival du nouveau cinéma de Montréal. Face à lui, Chloé Bourgeois, révélée il y a cinq ans grâce à *Tout est parfait* (Yves-Christian Fournier), propose aussi une composition sensible et nuancée.

Ce très beau long métrage annonce assurément l'arrivée d'un cinéaste dont la démarche sera intéressante à suivre.



PHOTO FOURNIE PAR LES FILMS SÉVILLE

Le cinquième volet de la série des *Boys* explore la jeunesse de la bande, avec un résultat mitigé.

CINÉMA

MARIUS ET FANNY

Pagnol signé auteuil

Tirés de l'œuvre de Marcel Pagnol, *Marius et Fanny* sont des films mythiques du cinéma français. Après son rôle dans *Jean de Florette* et *Manon des sources*, dans les années 80 et sa première réalisation avec *La fille du puisatier* en 2011, Daniel Auteuil poursuit sa traversée de l'univers de Pagnol avec *Marius et Fanny*, qu'il a tournés l'an dernier, dans lesquels il joue le rôle de César, le père de Marius, interprété en 1931 par le grand acteur français Raimu. Daniel Auteuil évoque avec *La Presse* ce qui l'a poussé à relever ce défi.



ÉRIC CLÉMENT

Q Ça a été tout un pari de reprendre *Marius et Fanny*, ces monuments du cinéma français?

R Oui et non, bizarrement. J'ai un rapport de grande proximité avec l'œuvre de Pagnol, qui est classique comme Molière ou Marivaux. Ce n'est pas prétentieux, mais ces grandes œuvres sont faites pour passer de génération en génération. Alors, bien sûr, il y a le poids des immenses acteurs qui ont créé ces rôles, mais je l'ai abordé avec beaucoup d'humilité. Je ne cherche pas à détrôner qui que ce soit. J'en serais bien incapable, mais j'ai un immense plaisir à jouer ces textes.

Q Reprendre le rôle de Raimu n'a pas été trop difficile?

R Les films de Marcel Pagnol avec l'immense Raimu et l'immense Pierre Fresnay sont là. Je n'ai pas essayé de faire pareil ni de remplacer Raimu. C'est simplement avec beaucoup de plaisir et d'énergie que je raconte cette histoire aujourd'hui.

Q Est-ce qu'il a été plus difficile de jouer César qu'Ugolin dans les années 80?

R Non, je dirais même que c'était plus simple, car j'ai 63 ans, et à l'époque, j'en avais 30 et quelque. Et c'était impressionnant de me retrouver devant Yves Montand et Gérard Depardieu dans une grosse production. C'était la première fois. J'avais des preuves à faire. Alors que là, il fallait juste ne pas être ridicule. Je ne dis pas que cela a été simple, mais on a tout le temps été dans le plaisir de



PHOTO FOURNIE PAR MÉTROPOLE FILMS



Raphaël Personnaz et Victoire Belez, dans les rôles titulaires de Marius et Fanny. Daniel Auteuil a réalisé les deux films.

dire ces mots et de jouer ces situations. Et je n'ai pas la même corpulence!

Q Avez-vous dû grossir pour ce rôle?

R Malheureusement non! On va dire qu'à cause du rôle, je ne me suis pas privé! J'ai arrêté de fumer il y a cinq ans, alors voilà d'où ça vient! Mais j'ai maigri depuis!

Q Tourner ces deux films était votre idée, ou celle des producteurs Jérôme Seydoux et Alain Sarde?

R C'était la mienne. J'avais envie de me replonger dans Pagnol. L'œuvre n'est plus étudiée à l'école en France. À l'étranger, les nouvelles générations en ont une connaissance plus approfondie qu'en France. Les deux films d'origine sont en noir et blanc et les bandes-son presque inécoutables. Ils n'ont pas été restaurés. J'avais envie, 80 ans

après, de faire entendre ce texte comme si c'était la première fois qu'il était dit.

Q Vous allez tourner la suite de cette histoire, César, bientôt?

R Je ne sais pas encore. Pour l'instant, je n'ai pas de feu vert. Par rapport à la situation du cinéma en France, *Marius et Fanny* ont plutôt bien marché, mais il n'y a pas une priorité absolue aujourd'hui pour un distributeur de mettre en chantier un film censé se passer 20 ans après l'action de *Marius et Fanny* (dans les années 30).

Q Aujourd'hui, quelle résonance a l'histoire d'un jeune Marseillais qui préfère l'aventure lointaine à l'amour près de la Canebière?

R Malgré la pression de la crise, la part de rêve chez les jeunes est toujours là. Le film s'inscrit davantage dans



PHOTO FOURNIE PAR FILMS SÉVILLE

Auteuil avait entamé sa rétrospective de l'œuvre de Pagnol avec *La Fille du puisatier*, en 2011.

une idée de patrimoine que de l'absolue nécessité pour un jeune homme d'aller au cinéma voir ce film. Mais les thèmes abordés sont universels et indémodables.

Q Est-ce qu'on va vous voir bientôt dans un autre film, plus contemporain?

R Un film vient de sortir à Paris, *Avant l'hiver*, de Philippe Claudel, avec Kristin Scott Thomas et Richard Berry. Il devrait bientôt arriver chez vous.

Q Vous avez tourné dans 80 films au cinéma. Aimez-vous votre expérience de réalisation, ces trois dernières années?

R C'est une révélation pour moi. Ne pas l'exercer en ce moment me manque. Faire du cinéma comme je le fais depuis 40 ans, ce n'est pas compliqué. En revanche, être en phase avec son époque en racontant des histoires, le talent est là.

C'est ça, la difficulté. Alors j'ai envie de continuer. Mais le sujet doit être suffisamment fort pour monter un film.

Q Vous verra-t-on derrière la caméra sans que vous soyez devant?

R Bien sûr. Ce sera le signe que j'ai confiance en moi en tant que metteur en scène et que je n'ai plus besoin de moi pour que le film ne soit pas trop mal!

Q À 63 ans, vous réalisez et jouez au cinéma, vous jouez dans la pièce *Nos femmes* au Théâtre de Paris, votre 21^e pièce de théâtre. Vous êtes comblé par ce métier?

R Oui, bien sûr. Mais dans ce métier, le contentement est un trou sans fin. On n'est jamais comblé. Je suis content de ce qui s'est passé jusqu'à présent, mais j'ai encore tellement de désirs. Ce qui m'intéresse, c'est de continuer.

LE FILM #1 AU MONDE!

«SPECTACULAIRE.»
ROLLING STONE

★★★★★
SONIA SARFATI, LA PRESSE

★★★★★
«PLUS FORT, PLUS AUDACIEUX ET PLUS BRILLANT (...)
SANS CONTESTE L'UN DES MEILLEURS DIVERTISSEMENTS DE L'ANNÉE!»
TIME OUT LONDON

★★★★★
«JENNIFER LAWRENCE CRÈVE L'ÉCRAN!»
DAILY TELEGRAPH

N'oubliez pas qui est l'ennemi

HUNGER GAMES: L'EMBRASEMENT

Version française québécoise de THE HUNGER GAMES: CATCHING FIRE

Téléchargez gratuitement l'application:
HUNGER GAMES: L'EMBRASEMENT

AUSI PRÉSENTÉ EN IMAX ET EN D-BOX

LIONSGATE

À L'AFFICHE

LesFilmsSeville

TOUTES LES CRITIQUES SONT UNANIMES!

★★★★★

ISABELLE HONTEBEYRIE, LE JOURNAL DE MONTRÉAL
VERONIQUE HARVEY, LE JOURNAL 24H
JAY STONE, THE GAZETTE
LOUISE JALBERT, ÉCHOS VEDETTES

«DAME JUDI DENCH EST IMPECCABLE.»
-MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

Steve COOGAN Judi DENCH

PHILOMENA

INSPIRÉ D'UNE INCROYABLE HISTOIRE VRAIE

La nouvelle comédie acclamée par la critique du réalisateur Stephen Frears

À L'AFFICHE

LesFilmsSeville

UNE FILMOGRAPHIE BIEN REMPLIE

Né à Alger en 1950 de parents chanteurs lyriques, Daniel Auteuil a joué depuis 1974 dans 80 films au cinéma et 11 films pour la télévision. Il a réalisé trois films: *La fille du puisatier* (2011), *Marius* (2013) et *Fanny* (2013). Il a joué dans 21 pièces de théâtre. Il a obtenu le César du meilleur acteur en 1987 pour son rôle dans *Jean de Florette* et en 2000, pour son rôle dans *La fille sur le pont*. *Jean de Florette* et *Manon des sources* ont fait 14 millions d'entrées cumulées en France en 1986. Depuis juillet, *Marius et Fanny* ont cumulé moins d'un million d'entrées.

LES ACTEURS DE MARIUS ET FANNY

Outre Daniel Auteuil dans le rôle de César, la distribution des films *Marius et Fanny* comprend le jeune premier du cinéma français Raphaël Personnaz (*La princesse de Montpensier*, *Trois mondes*, *Quai d'Orsay*), dans le rôle de Marius, et la jeune Victoire Belez, qui étrenne une carrière cinématographique dans celui de Fanny. Marie-Anne Chazel (*Le père Noël est une ordure*, *Les visiteurs*, *La fille du puisatier*) interprète le rôle de la mère de Fanny, Honorine, tandis que Jean-Pierre Darroussin (*Les neiges du Kilimandjaro*, *La fille du puisatier*, *Dialogue avec mon jardinier*) incarne Panisse.

Les obsédés de Noël

JINGLE BELL ROCKS!

★★★

Documentaire de Mitchell Kezin. Avec Bill Adler, Wayne Coyne, John Waters et Bob Dorough. 1h33.

ALAIN DE REPENTIGNY

Étonnant. Touchant. Original. Psychotronique. Le documentaire québécois *Jingle Bell Rocks!* est tout cela à la fois et un peu plus encore.

Accro à ces chansons qu'il associe à un traumatisme d'enfance, le cinéaste Mitchell Kezin se lance dans une espèce de *road movie*, de Montréal à Baton-Rouge en passant par New York et Chicago, où il croisera des individus tout aussi maniaques que lui des vieux vinyles de Noël. Des hurluberlus à l'allure bien ordinaire – exception faite du cinéaste *trash* John Waters et du psychédélique chanteur Wayne Coyne des Flaming Lips – trop heureux de faire leur *coming-out*.

La musique de Noël, reconnaissent-ils d'emblée, est souvent quêtaine et mercantile et, chaque année, on en fait une surdose. Mais, quand elle est bonne, elle sème la joie et ravive des souvenirs qui nous sont chers.



Dans *Jingle Bell Rocks!* Mitchell Kezin (à gauche) est à la recherche d'amoureux de la (bonne) musique de Noël, comme Wayne Coyne, chanteur des Flaming Lips.

La plupart de ces collectionneurs tripent sur les raretés qu'ils débusquent dans les magasins de vinyles

ou les marchés aux puces. Des chansons aux titres évocateurs interprétées par des artistes improbables

sinon carrément inconnus, comme cette Heather Noël et sa *Santa Came On a Nuclear Missile*. Des bizarreries à

3,99\$ qui leur coûteraient 15 fois le prix sur eBay et qui se retrouveront sur les compilations qu'ils donneront en cadeau à Noël.

La chanson de Noël rock, lancée par Elvis et Brenda Lee en 1957, se décline de plusieurs façons. Le vieux Clarence Carter reprend dans le film sa grivoise *Back Door Santa*, matière première de Noël, *Christmas in Hollis*, de Run DMC.

Il arrive même que ces chansons se collent à l'actualité: celle du début des années 70 exprimée dans *Santa Claus Is a Black Man* de la jeune Akim Vann ou encore une *protest song* contre la guerre du Vietnam que le groupe familial The Free Design chante avec l'orchestre de l'armée de l'air!

Sur son chemin, Kezin croise des personnages comme Bob Dorough, 84 ans, qui a écrit et chanté la chanson « critique » *Blue Xmas* pour Miles Davis en 1962. Le cinéaste trouvera finalement sa rédemption dans un studio de Brooklyn où The Mighty Sparrow reprendra pour lui, à la façon calypso, la chanson de Nat King Cole qui l'obsède depuis l'âge de 5 ans.

Fait avec les moyens du bord, *Jingle Bell Rocks!* ne manque pas de charme.

Rêver d'une vie meilleure

OUT OF THE FURNACE

(V.F.: AU CŒUR DU BRASIER)

★★★

Drame de Scott Cooper. Avec Christian Bale, Casey Affleck, Woody Harrelson. 1h56.

CATHERINE SCHLAGER

Le réalisateur américain Scott Cooper s'était fait remarquer en 2009 avec *Crazy Heart*, un premier long métrage très sombre, qui avait permis à Jeff Bridges de remporter l'Oscar du meilleur acteur. Le ton se veut tout aussi désespéré dans *Out of the Furnace*, seconde offrande du cinéaste, qui met en vedette une distribution de premier plan.

North Braddock, Pennsylvanie, automne 2008.

Alors que Barack Obama fait campagne pour l'élection présidentielle américaine, Russell Baze (Christian Bale) et son frère cadet Rodney (Casey Affleck) vivent dans cette petite ville ouvrière, tout en prenant soin de leur père mourant.

Après un court séjour en prison, durant lequel sa copine Lena (Zoe Saldana) le quitte pour un policier au grand cœur (Forest Whitaker), Russell suit les traces de son paternel et travaille à l'aciérie locale. Rodney, de retour de quatre missions en Irak, tente de rembourser l'argent qu'il doit à un prêtre (William Dafoe) en prenant part à des combats de boxe organisés par l'inquiétant Harlan DeGroat (Woody Harrelson). Jusqu'où cela le mènera-t-il?

Scott Cooper, un ancien acteur dont la carrière n'a jamais réellement décollé, a

le sens de la mise en scène. Ses images sont signifiantes et saisissantes (même s'il ne faut pas abuser des métaphores), comme cette scène de retrouvailles sur le pont entre Russell et Lena où la caméra fait un travelling arrière pour mieux exprimer le fossé qui les sépare. Ou celle de Russell courant dans les champs la rage au ventre au lever du jour.

Rythmé par des complaintes tristes, dont la très jolie *Release* de Pearl Jam qui clôt le film, *Out of the Furnace* se déroule à un rythme très lent. Pendant toute la première heure où il ne se passe à peu près rien, on se demande réellement ce que le réalisateur veut nous dire. Patience, car l'attente en vaut la peine, on le comprendra plus tard.

Avec cette prestation, Christian Bale, qui incarne le héros de l'histoire, fera



Woody Harrelson et Christian Bale livrent des performances monumentales, dans *Out of the Furnace*.

oublier le personnage de Batman qui lui colle à la peau. Enragé, amoureux, protecteur, désespéré, il passe par toute la gamme des émotions. Un très beau rôle qui pourrait lui valoir des récompenses. Face à lui, Woody Harrelson, qui joue les fous furieux, livre une

performance éblouissante qui nous rappelle son Mickey Knox de *Natural Born Killers*.

Malgré ses flottements scénaristiques et certaines métaphores un peu trop appuyées, *Out of the Furnace* prouve que ce Scott Cooper a du talent et qu'il faudra le surveiller de près.

DIEGO STAR

THE BIG SCREEN AWARD COMPETITION
INTERNATIONAL FILM FESTIVAL ROTTERDAM 2013

MEILLEURE RÉALISATION
SANFIC9
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM

PRIX DU PUBLIC
CINÉMONDES
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM "INDÉPENDANT DE LILLE"

PRIX SPÉCIAL DU JURY
FOCUS
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA

MEILLEUR ACTEUR
FOCUS
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA

« UN CONTE IMPRÉVISIBLE, RAFFRAÎCHISSANT, ACCESSIBLE ET HUMANISTE »
THE HOLLYWOOD REPORTER

« UNE DES BELLES DÉCOUVERTES DE L'AUTOMNE »
ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

« UNE ŒUVRE AUSSI INTIMISTE QU'UNIVERSELLE »
PIERRE BLAIS, LE CLAP

« FRÉDÉRIK PELLETIER N'A PAS FINI DE NOUS ÉMOUVOIR ET DE NOUS ÉTONNER »
MANON DUMAIS, VOIR

Un film de FRÉDÉRIK PELLETIER avec ISSAKA SAWADOGO CHLOÉ BOURGEOIS
Produit par METAFILMS MAN'S FILMS PRODUCTIONS Production PASCAL BASCARON SYLVAIN CORBEIL NANCY GRANT MARION HANSEL

À L'AFFICHE! CINÉMA BEAUBIEN 2396, Beaubien E. 514-721-6063

EXCENTRIS 514 847-2206

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

« Il y a de l'ACTION, du hockey, des moments TOUCHANTS et DRÔLES et d'EXCELLENTS ACTEURS! Un divertissement pour toute la famille. »
MARIE-ANDRÉE POULIN, TVA NOUVELLES

« De jeunes acteurs DYNAMIQUES et SENSIBLES. Une joie de vivre contagieuse! »
STÉPHAN LECLAIR, C'EST PAS TROP TÔT, ICI RADIO-CANADA PREMIÈRE

« Un film MAGIQUE! »
MARIE-CHRISTINE PROULX, TVA SALLUT BONJOUR!

LES FILMS SEVILLE EN COLLABORATION AVEC HARVEY'S
PRÉSENTENT UN FILM DE RICHARD GOUDREAU

MARC MESSIER RÉMY GIRARD PIERRE LEBEAU LUC GUÉRIN YVAN PONTON
SAMUEL GAUTHIER SIMON PIGEON MAXIME DESJARDINS-TREMBLAY
DEREK POISSANT WILLIAM LEGAULT-LACASSE
JASSEN CHARRON MAXIME GIBEAULT

Kiroule Location Autos-Camions

LETAITUNEFOISLESBOYS.COM

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

f YouTube LesFilmsSeville

CINÉMA SAUVONS M. BANKS

CINÉMA SAUVONS M. BANKS

EMMA THOMPSON

SIMPLEMENT SUPERCALIFRAGILISTIC...

L'actrice qui a créé Nanny McPhee se glisse dans la peau de la mère de Mary Poppins. Rencontre avec une femme à l'humour, l'esprit et le talent fulgurants.

SONIA SARFATI
LOS ANGELES

Emma Thompson est extraordinaire. Plus que ça. Elle est... elle est... Comment dit-on, dans l'univers de Mary Poppins, lorsqu'on ne trouve plus les mots? Oui, elle est «supercalifragilisticxpiatidocious»! Elle manie à merveille l'humour, et pas qu'anglais. Elle possède un sens de la répartie délicieux. Et elle est brillante. Tellement qu'après d'elle, sans qu'elle le cherche, même des étoiles du calibre de Tom Hanks perdent un peu de leur éclat. *La Presse* en a été témoin lors de la conférence de presse tenue à Los Angeles quelques semaines avant la sortie de *Saving Mr. Banks*.

Réalisé par John Lee Hancock (*The Blind Side*), ce récit biographique raconte le passage mouvementé de la mère de Mary Poppins dans le monde du père de Mickey Mouse. Walt Disney (Tom Hanks) avait promis à ses filles de porter à l'écran leur personnage préféré. Pendant une vingtaine d'années, il a tenté d'en obtenir les droits d'adaptation. Sans succès. La romancière P.L. Travers (Emma Thompson) avait la réputation d'être difficile. Un euphémisme. Mais «oncle Walt» n'étant pas habitué à se faire dire non, en 1961, il a invité la femme de lettres à passer par ses studios de Los Angeles. Une ultime tentative. Qui devait finalement mener à une entente.

Malgré tout, ça n'a pas été un long fleuve tranquille. *Saving Mr. Banks* – titre qui fait référence au patriarcat de la famille dans laquelle atterri Mary Poppins – raconte pourquoi en ne se contentant pas des faits mais en creusant les liens que P.L. Travers entretenait avec son œuvre. Une œuvre destinée aux enfants, mais ancrée dans sa propre enfance, en Australie, où elle a grandi entre un père alcoolique (Colin Farrell) qu'elle adorait, qui avait besoin d'être «sauvé» et qui mourra quand elle avait 8 ans, et une mère dépressive (Ruth Wilson) qui tenta de se suicider. Un passé qui modèla P.L. Travers, née Helen Lyndon Goff.

Dans le labyrinthe

«Quand j'ai commencé à faire des recherches à son sujet pour me préparer au rôle, j'ai eu l'impression de me retrouver dans un labyrinthe. Parfois, je débouchais sur un monstre. Parfois,

sur une enfant blessée», résume Emma Thompson qui a lu sur la femme de lettres, a rencontré certains de ses proches et a eu accès aux archives de Disney dans lesquelles se retrouvaient les notes, écrites et enregistrées, que P.L. Travers a données au scénariste Don DaGradi (Bradley Whitford) et aux frères Richard et Robert Sherman (Jason Schwartzman et B.J. Novak) qui composaient les chansons du futur film.

Tout, absolument tout, faisait l'objet de négociations. M^{me} Travers ne voulait, par exemple, rien savoir de l'animation ni voir la couleur rouge à l'écran. Walt Disney était un diplomate, un charmeur, un visionnaire. Il a eu besoin de tout cela pour amadouer celle qu'Emma Thompson voit comme le personnage le plus difficile qu'elle ait eu à interpréter. Le plus fascinant aussi. «C'était terrifiant parce que d'habitude, dans les films, vous avez à jouer des personnages psychologiquement et moralement cohérents. Mais P.L. Travers n'était cohérente à aucun niveau. Vous ne pouviez jamais savoir, d'un moment à l'autre, en présence de «qui» vous vous trouveriez. Elle a traité les gens, même ses amis, de façon terrible.» Et de raconter comment celle qui disait vouloir rester dans l'ombre a tout de même conservé tout, absolument tout, ce qu'elle a écrit – ce qui se retrouve aujourd'hui dans des archives universitaires. «Elle avait beau faire comme si elle s'en fichait, elle savait l'importance de sa contribution à la culture.»

Bref, pour l'actrice, l'un des défis de *Saving Mr. Banks* était de faire en sorte que le spectateur parvienne à aimer – peut-être même à comprendre, un peu – cette montagne de contradictions et d'impolitesse. Difficile? Oui. Mais également un très grand bonheur. Emma Thompson aime les rôles qui lui demandent des efforts, qu'elle a à prendre à bras le corps afin de les faire siens. «Au départ, alors que nous 'cherchions' encore P.L. Travers, elle m'a dit de ne pas m'inquiéter, raconte le réalisateur John Lee Hancock. Qu'elle ne savait pas encore où serait le pont entre elle et le personnage, mais qu'une fois qu'il serait bâti, elle pourrait le traverser encore et encore.» Et c'est exactement ce qui s'est produit. Emma Thompson fait, vraiment, *Saving Mr. Banks*.

Saving Mr. Banks
(*Sauvons M. Banks*)
prend l'affiche le 20 décembre.

Les frais de voyage ont été payés par Walt Disney Studios Pictures.

Walt Disney (Tom Hanks), et P.L. Travers (Emma Thompson).
PHOTOS FOURNIES PAR DISNEY



TOM HANKS

HANKS CHEZ LES BANKS

Après avoir sauvé le soldat Ryan pour Steven Spielberg, Tom Hanks sauve M. Banks pour John Lee Hancock. Une «trilogie» en vue? Rencontre amusée avec acteur sympa.

SONIA SARFATI
LOS ANGELES

«Comment savait-on que Walt Disney arrivait au bureau? On l'entendait tousser.» L'anecdote est véridique, prémonitrice – le père de Mickey fumait trois paquets de cigarettes par jour et est mort du cancer du poumon – et elle a été racontée à Tom Hanks par Richard Sherman. Le premier incarne l'entrepreneur visionnaire dans *Saving Mr. Banks* de John Lee Hancock. Le second, maintenant âgé de 85 ans, est celui qui, avec son frère Robert, a composé les chansons et trames sonores d'une multitude de longs métrages produits par les studios d'«oncle Walt», dont *Mary Poppins*. «Richard a été une source intarissable, vraiment intarissable, d'informations», poursuit l'acteur qui a aussi eu accès à toutes les archives de Disney pour se préparer à interpréter un homme devenu légende. Un homme que tout le monde a l'impression de connaître, dont tout le monde a une image en tête. Que de débats et d'essais ont donc précédé l'arrivée de l'acteur devant les caméras! «Je pense que jamais moustache n'a fait l'objet d'autant de discussions. Son angle, sa longueur, son épaisseur. Il me semble que le document se trouve maintenant quelque part auprès de notre gouvernement», rigole Tom Hanks,

comme toujours bon enfant quand il rencontre les représentants des médias.

Ainsi, quand on évoque son passage à Disneyland pour le tournage d'une scène de *Saving Mr. Banks*, il raconte le bonheur anticipé d'aller, dans le manège consacré à Winnie the Pooh avec sa petite-fille. «Pour moi, elle allait vivre une aventure extraordinaire. Après tout, c'était Christopher, Roo, Piglet, les pots de miel, la musique! Eh bien, elle a été terrifiée! Marquée à vie à cause de ce que son grand-père l'a «obligée» à faire le jour où il jouait Walt Disney à Disneyland!»

Invoquer Disney

Puis, plus sérieusement, il évoque le défi que lui a posé ce rôle. «Je ne ressemble pas à Walt Disney, mais il existe une ligne, une silhouette qu'il a été possible d'obtenir grâce aux costumes. Les perruques ont aussi contribué au résultat», raconte celui dont la mission n'était bien sûr pas d'imiter, mais de «canaliser» l'homme. À cette fin, il a étudié des heures de documents vidéo et audio. «À cette époque de sa vie, Walt Disney était le Walt Disney qui est resté dans les mémoires. C'est celui que j'ai pu observer et écouter, puis interpréter.»

«Découvrons, ici et là, combien «il était un vrai papa, attentif et aimant. Un papa qui passait ses samedis avec ses filles, s'asseyait sur un banc et mangeait des cacahuètes en les regardant jouer. Et puis, un jour, il n'y a plus eu d'endroits à visiter. Il en a donc construit un.» Disneyland. Une page d'histoire dont Tom Hanks, lui-même homme de famille, aime parler, mais qui n'est pas celle sur laquelle s'attarde *Saving Mr. Banks*. Cet épisode-là – celui des négociations ardues entre le père de Mickey et la mère de Mary Poppins – l'acteur, qui est aussi producteur, peut aussi le comprendre. «Vous avez une histoire en tête, vous voulez la raconter et à partir de là, vous rencontrez des gens qui vous disent non. Le processus créatif exige cela. Heureusement qu'au bout du compte, on a du plaisir parce qu'autrement, ce serait seulement beaucoup trop de travail.» Emma Thompson abonde dans le même sens, elle qui a scénarisé *Nanny McPhee* et *Nanny McPhee Returns* dans lesquels elle campe le rôle-titre. Mais le deuxième n'a pas fonctionné aux yeux des producteurs. «On m'a présenté des chiffres, ça ne signifiait rien pour moi, mais j'en ai compris qu'il n'y en aurait pas de troisième», regrette l'actrice.

«Un moment! L'interrompt alors Tom Hanks. Il y a eu *Saving Private Ryan*, maintenant *Saving Mr. Banks*. Je vois ça comme une trilogie, qui se terminera par *Saving Nanny McPhee!*» Pour revoir ce duo Thompson-Hanks à l'écran, on veut voir une promesse dans cette boutade.

MARY POPPINS ET EUX



Emma Thompson

P.L. TRAVERS
(EMMA THOMPSON)
(8 août 1899 – 23 avril 1996)

Née Helen Lyndon Goff, elle a grandi en Australie entre un père alcoolique et une mère dépressive. Elle a émigré en Angleterre en 1924. En 1933, elle a amorcé la publication d'une série de romans pour enfants mettant en scène une nounou mystérieuse possédant des pouvoirs très particuliers, appelée Mary Poppins. Elle n'a jamais été mariée, n'a pas eu d'enfants, mais à l'âge de 40 ans, elle a adopté un petit garçon.



Tom Hanks

WALT DISNEY
(TOM HANKS)
(5 déc. 1901 – 15 déc. 1966)

Homme d'affaires, animateur, scénariste, Walt Disney était avant tout un visionnaire qui a bâti un empire à partir de ses rêves. Il lui a fallu près de 20 ans pour convaincre P.L. Travers de lui céder les droits d'adaptation cinématographique de *Mary Poppins*. Long métrage qui, finalement, a remporté 5 des 13 Oscars pour lesquels il avait été mis en nomination – dont celui de meilleure actrice (Julie Andrews) et de meilleure trame sonore.



Jason Schwartzman et B.J. Novak

RICHARD ET ROBERT SHERMAN
(JASON SCHWARTZMAN ET B.J. NOVAK)
(respectivement 12 juin 1928 et 19 décembre 1925 – 6 mars 2012)

Ils étaient chacun une moitié des Sherman Brothers, auteurs d'une cinquantaine de trames sonores de films, dont celles de *Chitty Chitty Bang Bang*, *The Jungle Book*, *The Aristocats*. Ils ont commencé en 1961 avec *The Parent Trap*. Leur dernière collaboration a été *Winnie the Pooh*, il y a deux ans. Pour *Mary Poppins*, ils ont non seulement été récompensés de l'Oscar de la meilleure trame sonore, mais aussi de celui de la meilleure chanson, *Chim Chim Cher-ee*.



Bradley Whitford

DON DAGRADI
(BRADLEY WHITFORD)
(1911 – 4 août 1991)

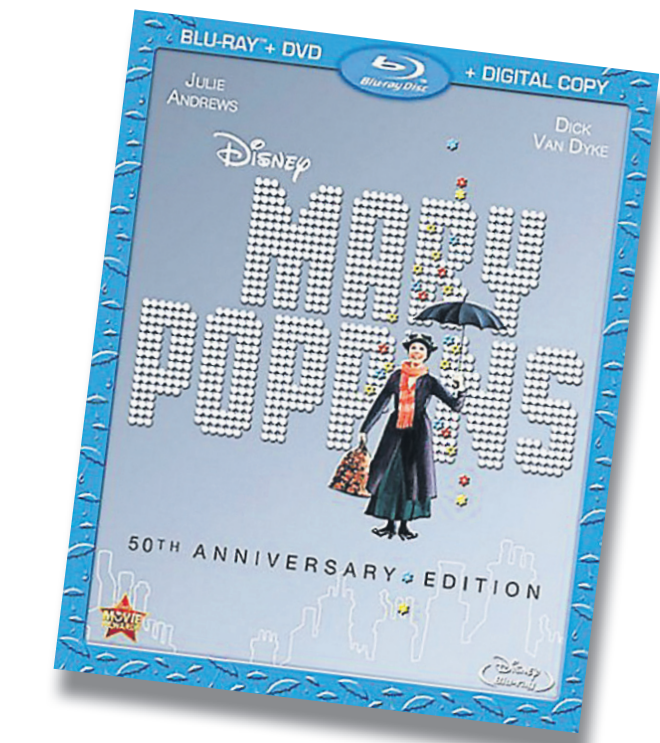
Il a commencé sa carrière comme artiste de *layout*, puis comme animateur. Il a ainsi travaillé sur *Peter Pan* et *Lady and the Tramp*. En tant que scénariste, son premier – et principal – fait d'armes a été l'adaptation, avec Bill Walsh, des romans *Mary Poppins* de P.L. Travers. Il a réussi à rassembler en un scénario la série d'événements épisodiques que contiennent les livres pour faire une histoire continue. Un travail qui a valu aux deux hommes une nomination aux Oscars.



Colin Farrell

TRAVERS ROBERT GOFF
(COLIN FARRELL)
(1864 – 1907)

Après avoir été directeur de banque, il a été rétrogradé au stade de simple employé, probablement à cause de son alcoolisme. Il est mort à l'âge de 43 ans, alors que sa fille avait tout juste 8 ans. C'est lui qui a inspiré l'image du patriarcat de la famille Banks, qui travaille aussi dans une banque et qui a besoin, d'une certaine manière, d'être sauvé de lui-même. C'est ce à quoi s'attardera Mary Poppins – et P.L. Travers, marquée par la mort précoce de ce père adoré.



PIMPANTE QUINQUAGÉNAIRE

Mary Poppins fête ses 50 ans, mais elle ne les fait pas. Du moins, pas dans le film de Robert Stevenson, qui se refait une beauté pour ce 50^e anniversaire : livré pour une première fois sur support Blu-ray, dans un boîtier où l'on retrouve aussi les versions DVD et numérique, le long métrage a fait l'objet d'une nouvelle restauration numérique – véritable chirurgie esthétique «filmique». Il est accompagné d'une multitude de suppléments (dont plusieurs inédits). Voici donc les plus magiques de ces extras de *Mary Poppins – 50th Anniversary Edition* (qui comprend bien sûr une version française de l'œuvre). Il sera mardi sur le marché.



PHOTO FOURNIE PAR LE FESTIVAL DU FILM DE VANCOUVER

L'artiste transgenre Rae Spoon a grandi dans une famille pentecôtiste. Il est aujourd'hui établi à Montréal.

MES PRAIRIES, MES AMOURS

Quête musicale identitaire

ÉMILIE CÔTÉ

Elle est née avec un esprit de garçon dans un corps de fille. Elle a grandi au milieu des Prairies sous l'emprise d'un père tyrannique religieux et dans un climat d'intimidation à l'école. Elle se croyait damnée, mais Rae Spoon est plutôt devenue un auteur-compositeur-interprète transgenre respecté et établi aujourd'hui à Montréal.

Rae Spoon est le personnage central de *Mes Prairies, mes amours*, documentaire musical

réalisé par Chelsea McMullan et produit par l'ONF qui sera présenté au prestigieux festival de films de Sundance. À la suite de sa première aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM), le film prendra l'affiche à l'Excentris, le 13 décembre.

Chelsea McMullan avait confié la musique de son précédent film à Rae Spoon (qui demande qu'on le désigne avec le mot «they», en anglais, car il ne se considère ni homme ni femme). Après un café sont nées une amitié et de grandes confidences. Mais c'est dans la genèse de *Mes Prairies, mes amours* que la réalisatrice vancouveroise a véritablement découvert le passé familial trouble de l'artiste. «Je savais que ce serait un documentaire musical, car c'est plus facile pour Rae de parler à travers sa musique. Mais en écoutant les chansons, j'ai vu à quel point c'était sombre», explique Chelsea McMullan.

Jusqu'à 16 ans, Rae Spoon a grandi dans une famille pentecôtiste. Obsédés par la fin du monde, ses parents rejetaient ses nombreuses questions portant sur l'astronomie et la nature humaine. Rae appréhendait que Dieu la punisse pour son orientation sexuelle. À 16 ans, elle a déménagé chez sa grand-mère à Calgary et a finalement compris toute «l'hypocrisie» de son père agressif, mais rempli de vertus.

Avec sa caméra, Chelsea McMullan a suivi le musicien transgenre en tournée dans les Prairies. Rae Spoon a traversé 15 fois le Canada en autobus. Pour lui, c'est aussi méditatif «qu'une retraite de yoga, car il faut combattre l'impatience».

Obsédés par la fin du monde, ses parents rejetaient ses nombreuses questions portant sur l'astronomie et la nature humaine. Rae appréhendait que Dieu la punisse pour son orientation sexuelle.

Pendant le tournage, Rae écrivait le livre *First Spring Grass Fire* (publié l'an dernier), donc il était déjà plongé dans une démarche d'exutoire. «Mais je ne savais pas que j'irais aussi loin dans les confidences», dit le principal intéressé.

Le film revisite les lieux marquants de son passé à travers les paysages tranquilles des Prairies jusqu'au glacier Athabasca dans les Rocheuses.

Rae raconte la mort de son frère pendant un voyage familial à Calgary pour les Jeux olympiques de 1988. Les nombreuses statues de dinosaures ont longtemps fasciné la jeune fille élevée par des parents qui rejettent la théorie de l'évolution.

On revisite également l'ancienne école de Rae, où il a été victime d'intimidation, et on fait la rencontre de sa première amoureuse. L'histoire de Rae Spoon rappelle celle du film *Boys Don't Cry*, sans le meurtre de son personnage principal (auquel Rae fait par ailleurs référence dans le film).

Des prestations musicales de Rae ponctuent *Mes Prairies, mes amours*. Autant les spectacles de sa tournée que des sortes de clips mis en scène pour le film.

Le documentaire musical a des fins éducatives – voire politiques – sur le transsexualisme et l'intimidation des êtres «différents». «Ce n'est pas un film de niche. Le sujet est universel. Tout le monde s'est déjà senti à part et beaucoup de gens ont une relation trouble avec leurs racines familiales», conclut Rae Spoon.

LA PRESSE

seville
una filial de entertainment one

GAGNEZ L'UN DES
50 LAISSEZ-PASSER DOUBLES
POUR ASSISTER À LA
PREMIÈRE DU FILM

IDRIS ELBA NAOMIE HARRIS

MANDELA

UN LONG CHEMIN VERS LA LIBERTÉ

Version française de *Mandela: Long Walk To Freedom*

VOUS CONNAISSEZ
LE LEADER,

VOUS CONNAÎTREZ
L'HOMME

JEUDI 19 DÉCEMBRE À 19H
AU CINÉMA STARCITÉ MONTRÉAL
(4825, avenue Pierre de Coubertin)

Pour participer, visitez concoursLesFilmsSeville.com

L'annonce promotionnelle est publiée dans La Presse les 5, 6 et 7 décembre 2013. Le concours débute sur le site web le jeudi 5 décembre 2013 et se termine le dimanche 8 décembre 2013. Le tirage au hasard aura lieu le lundi 9 décembre 2013. Les 50 gagnants recevront leur prix par la poste. Valeur totale des prix: 1 000\$.

Règlements du concours disponibles chez Les Films Séville et sur www.concoursLesFilmsSeville.com.

AU CINÉMA DÈS LE 25 DÉCEMBRE

mandela-lefilm.ca

f YouTube LesFilmsSeville

Pendant ce temps à « Occupation double »...



MARC
CASSIVI
CHRONIQUE

La mauvaise nouvelle, c'est que le nouvel épisode de la série des *Boys* ne sauvera pas le box-office québécois d'une deuxième année maussade consécutive.

D'abord, parce que *Il était une fois les Boys*, à l'affiche depuis hier, fera l'essentiel de ses recettes aux guichets l'an prochain. Ensuite, parce que c'est un film bancal, qui n'est ni une comédie franche, ni tout à fait un film pour la famille, ni à proprement parler un film des *Boys*, mais un peu tout ça à la fois.

Cela risque de rebuter une partie du public naturel des films et de la série télé de la « franchise » (comme on dit au hockey). *Il était une fois les Boys* engrangera sans doute plusieurs centaines de milliers de dollars, voire quelques millions aux guichets, mais je crains qu'il n'ait pas le même succès que les quatre films précédents.

Pas parce qu'il est dénué de qualités – sa deuxième partie est plus inspirée –, mais parce qu'il ratisse trop large, joue sur trop de tableaux (le récit initiatique, le drame sportif, la comédie burlesque) et multiplie à tel point les clichés qu'il serait étonnant que le bouche-à-oreille ne tienne pas compte de tous ses défauts.

Ce cinquième épisode de la série, campé en 1967 alors que les futurs *Boys* sont adolescents, n'a ni le charme d'*Histoires d'hiver* de François Bouvier ni le rythme et l'efficacité des *Pee-wee 3D* d'Éric Tessier. La première réalisation du producteur et scénariste Richard Goudreau est archiconvenue, ses dialogues sont plaqués. On s'interroge sur sa direction d'acteur, tellement le jeu des jeunes comédiens est inégal et approximatif.

On ne s'habitue pas, du reste, à voir Marc Messier, Rémy Girard et autres Pierre Lebeau dans le rôle des oncles, pères et entraîneurs de personnages

qu'ils interprètent à l'âge adulte depuis des années. Un peu de maquillage ne leur aurait pas fait de tort.

Tout ça pour dire que Méo, Bob et les autres ne sauveront pas la mise en fin de partie, comme certains l'avaient espéré. Il n'y aura eu qu'un seul « homme fort » au cinéma québécois en 2013: *Louis Cyr*. Un très bon film de Daniel Roby, traitant d'un héros populaire, parfaitement à la hauteur des attentes qui étaient pourtant très grandes. (Le mot-clé de cette dernière phrase n'étant pas « populaire », mais « bon ».)

J'en entends déjà dire que les critiques boudent leur plaisir, n'encouragent pas le cinéma commercial, méprisent les comédies (refrain connu). Ce n'est pas le rôle des critiques, je le répète, d'« encourager » le cinéma québécois. Il y a la publicité pour ça. Notre cinéma

En examinant la liste des quelque 25 longs métrages de fiction québécois à avoir pris l'affiche depuis un an, on constate que la plupart de ceux auxquels on prêtait un certain potentiel commercial se sont cassés les dents au box-office.

mérite mieux que la complaisance de ceux qui ont pour travail de juger de sa qualité. Le public n'est pas dupe.

Une crise qui ne finit pas

Succès des *Boys* ou pas, le box-office total du cinéma québécois ne devrait guère compter en 2013 pour plus de 5 ou 6% des parts de marché, occupées principalement, bien sûr, par le cinéma américain. L'an dernier, le cinéma québécois n'avait même pas atteint les 5%, son pire résultat en une décennie.

Le pire est peut-être passé. Mais à la lumière des plus récentes statistiques, on constate



PHOTO FOURNIE PAR LES FILMS SÉVILLE

Même si *Il était une fois les Boys* cartonne au box-office, les productions québécoises ne franchiront probablement pas les 5 ou 6% de parts de marché, dominé par les films américains.

que le cinéma québécois est toujours dans le creux de la vague en ce qui a trait à la fréquentation des salles. J'ai la vague impression que l'on n'a pas fini d'entendre parler de la « crise »...

En examinant la liste des quelque 25 longs métrages de fiction québécois à avoir pris l'affiche depuis un an, on constate que la plupart de ceux

Malgré une sortie imposante sur 60 écrans, à grand renfort de publicité, la « comédie (autoproclamée) de l'été » n'a pu amasser que 370 000\$ aux guichets. C'est-à-dire 41 000 personnes. Attirer les gens au cinéma était pourtant sa principale mission, à moins que ses ambitions artistiques ne m'aient échappé.

Heureusement, d'un strict point de vue qualitatif, le cinéma québécois a plutôt fait bonne figure en 2013. Avec des films tels que *Vic + Flo ont vu un ours* de Denis Côté, *Catimini* de Nathalie Saint-Pierre, *L'autre maison* de Mathieu Roy, *Les 4 soldats* de Robert Morin, *Sarah préfère la course* de Chloé Robichaud, *Une jeune fille* de Catherine Martin, *Chasse au Godard d'Abbitibi* d'Éric Morin ou encore *Météore* de François Delisle. Des propositions souvent plus « champ gauche », accueillies dans des festivals étrangers, qui ont parfois eu peine à trouver leur public.

On se console en voyant l'intérêt porté par le public québécois à des films comme *Le démantèlement* de Sébastien Pilote (300 000\$ à ses deux premières semaines) ou *Gabrielle* de Louise Archambault, qui a cumulé un box-office appréciable de 1,3 million, ce qui en fait le deuxième film le plus populaire de l'année.

On ne peut évidemment s'attendre à ce que tous les films dits d'auteur compensent le manque à gagner des films commerciaux qui ont fait chou blanc. C'est dans l'équilibre que l'on pourra régler la fameuse « crise » de notre cinéma. Et dans la qualité.

Pour intéresser un plus large public à notre cinéma, il faut souhaiter à la fois de bons films d'auteur qui enrichissent notre cinématographie et font rayonner notre culture, ainsi que de bons films à visée plus commerciale qui remplissent leur mandat.

Pour cela, il faut, comme le suggérait le récent rapport de la SODEC sur le cinéma québécois, miser sur la qualité des scénarios et sur l'éducation et la culture cinématographiques. Afin de nourrir le goût du cinéma, la cinéphilie, et permettre à des œuvres qui en valent la peine d'être vues.

Car dans les faits, en faisant exception de *Louis Cyr*, qui a attiré plus de 400 000 personnes en salle, et *Gabrielle*, qui en a intéressé un peu plus de 130 000, aucun film québécois n'a atteint le cap des 50 000 spectateurs. Pendant ce temps à *Occupation double*...

Pour joindre notre chroniqueur: mcassivi@lapresse.ca

Un drôle de zoo, la nuit



PHOTO FOURNIE PAR LES FILMS DU 3 MARS

Si le contenu du *Conte du Mile End* laisse sur la faim, son style est impressionnant.

CONTE DU MILE END

★★ ½

Documentaire de Jean-François Lesage, 1h08.

ANDRÉ DUCHESNE

Le film s'ouvre sur une scène hallucinante. Tellement réelle et dépouillée qu'on se demande si on est dans un documentaire ou une fiction. On peut difficilement faire mieux. Malheureusement, dans ce *Conte du Mile End*, l'effet wow! de l'ouverture s'estompe bien vite.

Daria et Severyan s'embrasent une dernière fois avant de se dire adieu. Ils viennent de rompre. Le réalisateur, qui a tout capté, part de là et entraîne Severyan à la découverte de son hétéroclite quartier, où il interroge amis, connaissances ou purs étrangers sur des sujets tels l'amour, la fidélité, l'infidélité. Le tout au fil de 50 nuits de tournage.

L'idée n'est pas banale, mais tourne vite à vide. Les interviewés semblent tous englués dans la même dérive des sentiments, les mêmes interrogations, les mêmes questionnements par rapport à cette grande fourche qui se présente à eux alors qu'ils voguent vers

la trentaine. Après 10 réponses qui nous semblent toutes venir du même moule, on bâille d'ennui. On se croirait dans une mauvaise émission à caractère social où rien n'avance. Même Severyan, le personnage fédérateur du documentaire, a l'air de vouloir rentrer chez lui au plus sacrant.

Il reste tout de même une proposition de cinéma indéniable.

De la graine de docu comme on les aime. L'usage volontaire des lumières nocturnes se traduit par de belles idées. Comme lorsque le personnage central fait tourner les roues d'une rangée de BIXI. Cette lumière glauque et verdâtre surligne le propos avec acuité.

En dépit de nos réserves, M. Lesage doit continuer. Il sait où il s'en va.

GAGNANT
NEW YORK FILM CRITICS CIRCLE
MEILLEUR ACTEUR DE SOUTIEN
« MATTHEW McCONAUGHEY LIVRE LE RÔLE DE SA CARRIÈRE! »
Rolling Stone
MATTHEW McCONAUGHEY
DALLAS BUYERS CLUB
(VERSION FRANÇAISE)
UN FILM DE JEAN-MARC VALLÉE
JENNIFER GARNER ET JARED LETO
Remstar
PRÉSENTÉ AU CINÉMA

19
CINEMANIA
PRIX DU PUBLIC
★★★★★
« Une œuvre aussi forte que SÉRAPHINE, voire plus. »
Avoir-alire.com
« Vaut assurément le détour. »
Marc-André Lussier, La Presse
« Emmanuelle Devos et Sandrine Kiberlain sont remarquables. »
Helen Faradji, Médium large
DU RÉALISATEUR DE SÉRAPHINE
EMMANUELLE DEVOS SANDRINE KIBERLAIN
OLIVIER GOURMET
Violette
UN FILM DE MARTIN PROVOST
métopole
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
metropolefilms.com

